

cienne langue s'est conservée dans certains cantons séparés, où n'auront pas sévi les mêmes causes de dépérissement, on aura deux langues différentes. Et si la langue appauvrie est de nouveau cultivée par une nouvelle génération plus instruite, elle s'enrichira à son tour, mais sa propre richesse l'écartera davantage encore de sa forme première, parce qu'elle se revêtira, pour ainsi parler, d'habits neufs tout différents.

Toutes les langues ont la tendance à raccourcir leurs mots, à abrégier leurs terminaisons, à souder ensemble les éléments divers qui forment une locution ou expriment une seule idée. De là les phénomènes d'agglutination et de flexion qui se remarquent presque partout et qui, s'accomplissant en des lieux divers, s'exécutent d'une manière différente et augmentent la variété des dialectes et des idiomes. Les causes de variation et de transformation sont presque infinies. Une langue arrivée à son complet développement se désorganise de nouveau. Sous des influences diverses, elle se fractionne et se métamorphose, comme le latin produisant les dialectes romans. Elle a une vie à elle, mais cette vie est accompagnée de changements, de progrès et de décadence; comme celle des êtres vivants, elle a son enfance, sa floraison, sa maturité et sa vieillesse. Elle n'échappe pas à l'influence du climat et du milieu, elle ressent le contre-coup des révolutions sociales, politiques et religieuses, etc. Elle est donc de nature mobile et changeante, comme un fleuve qui coule à travers les siècles.

Il nous est difficile à nous qui nous servons d'une

langue fixée par l'écriture et par des monuments littéraires de nous rendre compte de cette mobilité et de cette fluidité naturelle du langage, lorsqu'il n'est pas endigué, si l'on peut ainsi dire, comme il l'est chez les nations cultivées. Le célèbre navigateur Cook, visitant au bout de quelques années des îles dont il avait étudié la langue à un premier voyage, y trouva le vocabulaire changé et des mots tout différents¹. Il devait en être de même dans les temps primitifs.

Puisque la parole est de sa nature si mobile et si changeante, il est clair que nous ne pouvons en tirer des conclusions ethnographiques décisives. Qu'on se serve du langage pour confirmer, dans certains cas, la parenté de diverses familles de peuples, lorsque cette parenté est constatée par d'autres preuves moins sujettes à erreur, à la bonne heure; mais qu'on prétende fonder là-dessus la diversité d'espèces, cela n'est pas sérieux. Les philologues compétents, même incrédules, n'osent nier la possibilité de l'unité primitive du langage. « Nous arrivons à cette conviction, dit M. Max Müller, que quelque diversité qui existe dans les formes et dans les racines des langues humaines, on ne peut tirer de cette diversité aucun argument concluant contre la *possibilité* de l'origine commune de ces langues². » M. Renan en fait l'aveu à son tour :

¹ Sur la rapidité avec laquelle se modifient les langues des sauvages, voir Max Müller, *La science du langage*, trad. Harris et Perrot, 1864, p. 36, 57-60.

² Max Müller, *La science du langage*, trad. Harris et Perrot, 1864, p. 426; voir aussi p. 354-365. M. Whitney, le contradicteur

De ce fait, que les langues actuellement parlées sur la surface du globe se divisent en familles absolument irréductibles, sommes-nous autorisés à tirer quelques conséquences ethnographiques, à dire, par exemple, que l'espèce humaine est apparue sur des points différents, qu'il y a eu une ou plusieurs apparitions de l'espèce humaine? Voilà la question sur laquelle j'appelle votre attention. Eh bien! assurément il faut répondre non à cette question. De la division des langues en familles, il ne faut rien conclure pour la division de l'espèce humaine. L'espèce humaine provient-elle d'une même apparition ou de plusieurs apparitions? Je n'ai pas à m'occuper de cette question, elle n'est nullement philologique; ce que je veux prouver, au contraire, c'est que la philologie n'apprend rien là-dessus¹.

Pour établir scientifiquement l'unité primitive du langage, les éléments nécessaires nous font défaut : s'il nous était resté des monuments écrits de toutes les langues, nous pourrions remonter ainsi le courant des âges et il serait facile de décrire la route parcourue, mais des milliers d'idiomes ont disparu avec ceux qui les ont parlés, sans laisser dans l'Océan des siècles plus de traces que le sillage d'un navire. Peut-être parviendrait-on à découvrir des liens de parenté entre les prin-

de M. Max Müller sur tant d'autres points, reconnaît lui aussi qu'il est impossible de prouver que le langage n'a pas été d'abord unique, *Language and the study of language*, 3^e édit., in-12, Londres, 1870, p. 385.

¹ *Des services rendus aux sciences historiques par la philologie, Conférence à l'association scientifique de France*, dans la *Revue politique et littéraire*, 16 mars 1878, p. 864. Cf. Id., *De l'origine du langage*, 4^e édit., 1864, p. 200-201.

cipales familles des langues connues, grâce à la découverte d'idiomes intermédiaires conservés comme par miracle dans les ruines de l'Orient, mais Dieu seul sait ce que l'avenir nous réserve à ce sujet. En attendant, plusieurs linguistes, parmi les meilleurs, ne doutent pas plus de l'unité primitive du langage que de l'unité de l'espèce humaine¹.

¹ Voir A. Gilly, *La science du langage*, 1865, p. 49-52; F. Kaulen, *Die Sprachverwirrung zu Babel*, in-8°, Mayence, 1861, p. 22.

ARTICLE IX.

ORIGINE DES AMÉRICAINS ET DES POLYNÉSIENS.

Ce n'est pas seulement à l'anthropologie et à la philologie que les polygénistes ont demandé des arguments contre l'unité du genre humain; ils se sont adressés aussi à la géographie et à l'ethnographie. Les habitants primitifs de l'Amérique, disent-ils, sont nés sur le sol où les ont rencontrés les Européens qui ont les premiers abordé dans ce pays, au nord et au midi. Il en est de même des Polynésiens. Ni les uns ni les autres n'ont pu venir par immigration de l'ancien monde; ils sont donc, non seulement d'une autre race, mais d'une autre espèce que nous.

Ces assertions des polygénistes sont loin d'être prouvées. Au contraire, plus on étudie la question et plus les documents s'accumulent, plus on découvre de liens de parenté entre les Américains primitifs et les habitants de l'ancien monde. Les origines des populations américaines sont, il est vrai, encore aujourd'hui fort obscures, mais on sait néanmoins que le Nouveau Monde a pu être peuplé et a été peuplé de fait par des Asiatiques, des Européens et des Africains.

Les traditions les plus anciennes de l'Amérique du Sud font allusion à des hommes venus de l'Orient, de régions froides et glacées, par une mer triste et nébu-

leuse¹. Les peuples du Yucatan croyaient que leurs premiers pères étaient arrivés de l'Est par la grande mer². Les Quichés parlent d'hommes blancs venus de la terre du soleil³. Les Péruviens attribuaient les origines de leur civilisation à Manco-Capac et à Mama-Oello, sa sœur et sa femme, qui avaient traversé la mer pour arriver dans leur pays, et les habitants de Bogota conservaient le souvenir d'un homme blanc, portant une longue barbe, qui leur avait enseigné l'art de bâtir les maisons et d'ensemencer les terres et qui avait ensuite disparu⁴. Au rapport des Indiens Shawnees, les anciens habitants de la Floride étaient des blancs. Les Natchez croyaient qu'ils avaient reçu leur culte et leurs lois d'un homme et d'une femme envoyés par le soleil⁵. D'après les Tuscaroras, leurs pères étaient originaires de l'extrême Nord⁶. Les preuves historiques confirment les traditions :

Des témoignages concordants et dignes de foi, des faits étudiés avec un soin consciencieux prouvent jusqu'à la dernière évidence que des aventuriers nombreux avaient précédé

¹ Hernan Cortez, *Cartas y relaciones al Emperador Carlos V*, Paris, 1866; de Nadaillac, *Les premiers hommes*, t. II, p. 95.

² D. L. Cogulledo, *Hist. de Yucathan*, in-f°, Madrid, 1688, p. 178.

³ Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. I, p. 105, 106, 166.

⁴ De Nadaillac, *Les premiers hommes*, t. II, p. 95-96.

⁵ Du Pratz, *History of Louisiana*, Londres, 1763, p. 175; de Nadaillac, *L'Amérique préhistorique*, p. 526.

⁶ De Nadaillac, *L'Amérique préhistorique*, p. 527.

Christophe Colomb sur le sol américain¹. Les communications ont toujours dû être faciles entre l'Asie et l'extrême Nord de l'Amérique, séparées seulement par le détroit de Behring. De la côte d'Afrique à celle du Brésil, il n'y a guère que 500 lieues; de l'Irlande au Labrador, la distance n'est pas beaucoup plus longue; la Norvège et l'Islande ne sont séparées du Groënland que par 260 lieues².

Les accidents de la navigation ont jeté jadis sur le sol américain des hommes de différents pays : Chinois, Phéniciens, Égyptiens, Indiens, Sibériens, Celtes, Scandinaves. Le savant historien américain, M. Bancroft, raconte que depuis 1852, c'est-à-dire depuis la colonisation complète de la Californie par la race blanche, jusqu'en 1875, on a recueilli dans ce pays vingt-huit navires asiatiques, dont douze seulement étaient vides³. Ce qui s'est produit ces dernières années a dû se produire dans tous les temps. Le courant froid qui sort de l'Océan arctique par le détroit de Behring emporte sur les côtes du Nouveau Monde toutes les barques égarées dans l'Océan Pacifique.

Quant aux Chinois, leurs plus anciennes annales mentionnent un grand continent situé à 20,000 li⁴ à l'Est. Ils l'appellent Fou-Sang, et d'après les sinologues, Fou-Sang est l'Amérique⁵. Les courants marins, et notam-

¹ Desjardins, *Le Pérou avant la conquête espagnole*, p. 181.

² De Nadaillac, *Les premiers hommes*, t. II, p. 101.

³ *The native Races of the Pacific States of North America*, 5 in-8°, New-York, 1875-1876, t. V, p. 52.

⁴ Le li vaut environ 536 mètres.

⁵ De Guignes, *Sur les navigations des Chinois du côté de l'A-*

ment le Kuro-Chiwo, le courant noir du Japon, ont dû jeter autrefois comme aujourd'hui sur les côtes d'Amérique les navigateurs du céleste Empire. De 1872 à 1876, 49 jonques chinoises ont été entraînées par ces courants à travers le Pacifique; 19 ont abordé aux îles Aléoutes, 10 sur les rivages de la presqu'île d'Alaska, 3 sur ceux des États-Unis, 2 enfin aux îles Sandwich¹.

Les monuments archéologiques trouvés dans le Nouveau Monde sont d'accord avec tout ce que nous venons de dire. On a découvert dans les ruines de Gran Chimu des idoles en argent qui offrent le même type que les idoles chinoises². Il existe les analogies les plus curieuses entre les monuments, les inscriptions, les armes, les mœurs et certaines coutumes des anciens Américains et des anciens Égyptiens, des Étrusques, des Ibères, des Libyens. La langue eskuara, cette langue primitive conservée par les Basques français et espagnols, ressemble d'une façon singulière aux langues indigènes de l'Amérique orientale³.

M. de Quatrefages, qui a étudié avec autant de soin que de science la question de l'origine des peuplades

mérique, Paris, 1761; E. Guimet, *Revue d'anthropologie*, 1878; de Nadaillac, *L'Amérique préhistorique*, p. 544-547.

¹ De Nadaillac, *Les premiers hommes*, t. II, p. 106.

² A. Le Plongeon, *Vestiges of antiquity, Lecture delivered before the New-York geogr. Society*, January 1873; de Nadaillac, *loc. cit.*, p. 106.

³ De Charencey, *Des affinités de la langue basque avec les idiomes du Nouveau Monde*, in-8°, Caen, 1867; de Nadaillac, *Les premiers hommes*, t. II, p. 95; Id., *L'Amérique préhistorique*, p. 525.

américaines, pense que le Nouveau Monde a été peuplé par les trois races jaune¹, blanche et noire. La race jaune est encore représentée au Brésil par les Boto-coudos. La race blanche occupait principalement le nord-ouest. La race noire, la moins nombreuse, habitait l'isthme de Panama. Certaines tribus de la Floride, du Brésil, de la Californie appartiennent aussi à la race noire². Nous pouvons donc conclure avec M. de Nadaillac :

Bien que nous soyons souvent réduits à des hypothèses pour expliquer [les rapports de l'ancien et du nouveau monde], nous pouvons déjà affirmer que ces rapports ont existé, que l'Amérique a été successivement peuplée par des races très diverses, aux types très différents, mais qu'une étude attentive permet déjà de rapprocher³.

Pour compléter ce que nous venons de dire sur les migrations en Amérique, nous devons ajouter un mot sur la Polynésie. Les polygénistes ont soutenu pour les habitants de ces îles, comme pour les Américains, qu'ils

¹ Pour la race jaune, voir particulièrement P. Dabry de Thiersant, *De l'origine des Indiens du Nouveau Monde*, in-8°, Paris, 1883. Il dit p. 349 : « Le Nouveau Monde a été peuplé à une époque dont il est impossible de préciser la date par des colonies de race mongole venues de l'Asie septentrionale, soit par le détroit de Behring, soit par la route des îles Aléoutiennes. »

² A. de Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine*, c. xxii, p. 405-415.

³ *L'Amérique préhistorique*, p. 573. — Sur les migrations américaines en général, voir Frd. von Hellwald, *Die americanische Völkerwanderung*, in-8°, Vienne, 1866.

étaient autochtones, nés dans les lieux mêmes où ils vivent aujourd'hui. Un des savants les plus compétents et les plus autorisés en ces matières, M. de Quatrefages, a spécialement étudié la question, et voici les conclusions auxquelles il est arrivé; elles sont catégoriques et décisives :

I. Les Polynésiens n'ont point été créés par nations et sur place; ils ne sont pas le produit spontané des îles sur lesquelles on les a trouvés. — II. Ils ne sont pas le reste d'une population préexistante engloutie en partie par quelque cataclysme. — III. Quelle que soit l'origine des îles où on les a trouvés, ils y sont arrivés par voie de migration volontaire ou de dissémination involontaire, successivement et en procédant de l'ouest à l'est, au moins pour l'ensemble. — IV. Ils sont partis des archipels orientaux de l'Asie. — V. On retrouve encore dans ces derniers la *race souche*, parfaitement reconnaissable à ses caractères physiques, aussi bien qu'à son langage. — VI. Les Polynésiens se sont établis et constitués d'abord à Samoa et à Tonga : de là, ils sont passés dans les autres archipels de l'immense Océan ouvert devant eux. — VII. En abordant les îles qu'ils venaient peupler, tantôt les émigrants les ont trouvées entièrement désertes; tantôt ils y ont rencontré quelques rares tribus de sang plus ou moins noir, évidemment arrivées là par quelques-uns de ces accidents de navigation qu'ont pu constater presque tous les voyageurs européens. — VIII. Soit purs, soit alliés à ces tribus nègres asiatiques, ils ont formé des centres secondaires d'où sont parties de nouvelles colonies qui ont étendu de plus en plus l'aire polynésienne. — IX. Aucune de ces migrations ne remonte au delà des temps historiques. — X. Quelques-unes des principales ont eu lieu soit peu avant, soit peu après l'ère

chrétienne, d'autres sont bien plus récentes; il en est de tout à fait modernes¹.

Les peuplades polynésiennes, comme les anciennes tribus américaines, ne forment donc pas une espèce particulière, mais sont simplement des rameaux détachés du tronc primitif de l'ancien monde. Ainsi par quelque côté que l'on considère les races humaines, couleur, conformation physique, langage, situation géographique, nous ne découvrons rien qui puisse constituer des espèces différentes ou attester une origine diverse; il existe des variétés et des races, mais leur apparition peut s'expliquer soit par des changements spontanés dans les individus, transmis par l'hérédité, soit par des modifications produites par le milieu, le climat, la nourriture, les mœurs, les habitudes et l'état social.

Il est vrai, du reste, que tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'établit que la *possibilité* de la formation des variétés et des races humaines; elle ne prouve pas le *fait* même de cette formation. Nous allons essayer maintenant de faire un pas de plus et de démontrer directement l'unité de l'espèce humaine.

¹ *Les Polynésiens et leurs migrations successives*, in-4°, Paris (1866), p. 176-177. Cf. Id., *Histoire générale des races humaines*, p. 145; A. Fornander, *An Account of the Polynesian Race*, 3 in-8°, Londres, 1878-1885.

CHAPITRE IV.

UNITÉ SPÉCIFIQUE DES RACES HUMAINES.

ARTICLE 1^{er}.

PREUVES PHYSIQUES DE L'UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Prichard, dans son grand ouvrage, *Recherches sur l'histoire physique de l'espèce humaine*, a accumulé les preuves qui établissent le monogénisme, montrant que la structure anatomique de l'homme, ses caractères physiologiques et psychologiques sont les mêmes dans toutes les variétés et dans toutes les races¹. Blumenbach avait fait de même dans cet écrit célèbre *De generis humani varietate nativa* dont nous avons déjà parlé, et par lequel il a fondé la science anthropologique. M. de Quatrefages a marché sur les traces de ses deux illustres devanciers, dans son *Unité de l'espèce humaine*, et il a fondé sa thèse sur les mêmes arguments, en les mettant au courant de toutes les découvertes de la science contemporaine. La méthode qu'ils ont suivie

¹ Voir *Researches into the physical history of Mankind*, 5 in-8° et Atlas, Londres, 3^e édit., 1836-1847, le résumé final, t. v, p. 547-551.